

toute la faiblesse d'un ministère usé, et M. Borden s'y est montré démocrate dans le meilleur sens du mot.

Le 21 septembre 1911, le chef libéral-conservateur conduisait son parti à la victoire. Dix ans de rude labeur, de droiture et de loyauté recevaient leur rétribution. Quelle fut la suprême pensée, le premier geste du vainqueur? L'ancien citoyen de Grand - Pré se rappela sa mère et, en bon fils, il quitta Halifax sans bruit pour se rendre auprès d'elle. Voilà le côté vertueux de cet homme qui, parmi les péripéties de la politique, conserve dans son cœur la première place pour le foyer paternel.

M. Borden et sir Wilfrid Laurier ont toujours été personnellement en excellents termes. Ces deux gentilshommes se respectent l'un et l'autre. Ils ne permettent pas à leurs luttes journalières de gâter les relations sociales et comprennent que la vie publique est assez âpre et ingrate sans qu'on l'empoisonne par des rancunes inutiles. Ils en ont fait une expérience trop dure pour y tenir beaucoup, et s'ils suivaient leurs penchants, ils retourneraient à leurs affaires ou à leurs «chères études». Mais le devoir et le patriotisme les tiennent à la tête de leur parti. Tout énergique qu'il soit dans la défense de ses principes, le premier-ministre abhorre souverainement que l'on manque d'égards à celui qu'il a vaincu. Dès qu'il eut formé son cabinet, il s'aperçut que le nom de M. Laurier ne figurait pas sur